

Entretien avec le professeur Jacquy Chemouni

par Jean-Marie Winkler

Enregistré au Théâtre National de la Colline, Paris, mars 2007

Jean-Marie Winkler : *Professeur Chemouni, je vous remercie de nous avoir rejoint au Théâtre National de la Colline. Vous êtes universitaire, spécialiste de psychiatrie et de psychanalyse, auteur d'écrits sur Trotsky. Vous avez développé des théories autour de la plus-value.... Ce qui nous intéresse aujourd'hui est à la fois différent et non. Pourriez-vous nous parler de votre rencontre avec les textes de Thomas Bernhard ?*

Jacquy Chemouni : Je ne suis pas psychiatre de formation. Je suis psychanalyste et professeur de psychopathologie. Je pense que cette formation et ma sensibilité « clinique » m'ont amené à apprécier l'œuvre de Bernhard.

J'ai lu, lors de sa parution en France, *Perturbation*. J'ai connu cet ouvrage par la lecture d'un article de Michel Cournot, dans *Le Nouvel Observateur*, qui avait, dans la forme, une présentation tout à fait subtile, autant que je m'en souviens. Cournot avait traduit l'impossibilité de se défaire du livre et sa difficulté d'en rendre compte. Je m'en rappelle d'autant mieux que, la semaine suivante, toujours dans *Le Nouvel Observateur*, je crois, il avait écrit un article, avec un tout autre type de stratégie, à propos de la correspondance d'Artaud avec sa bien-aimée... C'est ainsi que j'ai connu et lu *Perturbation*.

C'est un des ouvrages qui m'a le plus fasciné en littérature, et cela pour plusieurs raisons. La manière dont j'ai vécu cet ouvrage pourra vous surprendre ou surprendre beaucoup de littéraires. Mais, dans mon itinéraire, je l'ai vécu comme une continuité, de manière plus incarnée, plus essentielle, de l'œuvre existentielle de Camus. Je crois que c'est pour cela, qu'à l'époque, dans mon itinéraire personnel, cet ouvrage m'a fasciné.

J.-M. W. : *Ce qui vous a frappé dans ce premier contact se situe-t-il davantage au niveau du monde, des personnages, de la thématique, où est-ce l'écriture, ou encore les deux ?*

J. C. : Il y avait les deux choses. Par la suite, j'ai lu d'autres ouvrages de Bernhard, mais les deux premiers, *Gel* et *Perturbation*, correspondent, je crois, à sa manière très pessimiste et existentielle d'aborder les problèmes de l'existence. Il y avait, d'un côté, le style, la forme, l'aspect formel des choses, et puis, de l'autre, pas tant les personnages que les problématiques qu'il soulevait. Cet itinéraire, ce voyage initiatique, avec son père, autant que je m'en souviens, avait été, pour moi, réellement, un voyage d'étrangeté à la Camus, avec une problématique et un style plus contemporains. Camus abordait des choses qui correspondaient davantage aux années 40, que l'œuvre de Bernhard plus contemporaine.

J.-M. W. : *Ce voyage de l'étrangeté, dans Perturbation, où la première partie décrit une visite médicale à travers la campagne, c'est un voyage à travers la maladie, qu'elle soit*

d'ailleurs physique ou psychique. Comment le clinicien que vous étiez peut-être déjà a réagi à ce monde de la maladie, ce monde finalement vu par un médecin ?

J. C. : C'était frappant. Effectivement, je commençais ma carrière en clinique et je me suis spécialisé en psychosomatique depuis plusieurs années ; une partie de mes travaux portent donc sur une psychosomatique qui ne dissocie ni le corps ni l'esprit. Je crois que pour décrire la manière dont Bernhard écrit, dans cet ouvrage-là, le terme le plus adapté serait de parler d'une « écriture incarnée ». On sent une « écriture du corps », quelque chose de très fort, jusque dans le souffle, dans la manière dont il traduit son itinéraire avec son père, et puis cette maladie physique. On la vit non tant comme une maladie physique que comme une maladie de l'existence, quelque chose aussi de psychologique. Ce qui était fascinant, c'était cette manière de ne pas dissocier. À la lecture, on a l'impression qu'il ne dissocie pas le corps de l'esprit ; et je dirais que cela fait partie d'une conception anti-occidentale : accepter qu'il n'y ait jamais d'esprit sans corps, et inversement, jamais de manifestations corporelles sans que l'ordre de la psyché s'exprime. C'était fascinant, et cette dimension-là, on la ressent sans doute jusque dans l'écriture. J'ai l'impression qu'il n'y a pas de dichotomie chez Bernhard entre le contenu et la forme, et qu'on est autant emporté par cet itinéraire ce voyage avec son père, la problématique de tout ce qu'il veut régler de son histoire avec son père, que par la manière dont il écrit. Le même contenu, écrit autrement, aurait donné une toute autre vision, un tout autre paysage littéraire.

J.-M. W. : *Et deuxième partie de Perturbation avec le Prince, que pensez-vous du personnage du Prince ?*

J. C. : Je n'ai pas relu l'ouvrage, mais le Prince est, je crois, un personnage très limite. On a l'impression, d'ailleurs, qu'il y a une forte identification de l'écrivain au personnage, comme l'aboutissement de l'itinéraire : la folie du corps qui arrive à la folie psychique. C'est un peu comme ça, je crois, que je l'ai vécu, ce qui m'a fasciné alors que je commençais une formation personnelle analytique. On retrouve, je crois, cette problématique dans *Gel*. Cette seconde partie, aussi paradoxal que cela paraisse, m'a moins fasciné que la première, qui est une écriture du corps. La seconde partie interpellait plus le clinicien psychique, la première partie, c'était le psychosomaticien. Si j'ai davantage ressenti cette première partie, c'est qu'une œuvre littéraire fait d'abord appel à la sensibilité, avant de faire appel à l'intellect...

J.-M. W. : *Dans ce cas-là, vous avez sûrement beaucoup aimé Gel... Pouvez-vous nous parler de ce monde de ténèbres, de froid, ces métaphores récurrentes qui ne sont peut-être pas des métaphores chez Bernhard, ce monde de l'obscurité, du froid, de la folie ?*

J. C. : On les retrouve aussi, je crois, dans *Amras*, une des œuvres les plus importantes que je connaisse de lui. Ce qui est fascinant, avec Bernhard, c'est

l'impression qu'on n'arrive jamais à tracer des limites. C'est toujours entre corps et psyché, entre normalité et folie, un no man's land, une sorte de paysage d'estompage. Et il nous donne l'impression de naviguer dans ce flou, il a l'art, et c'est peut-être cela « être un grand écrivain », de nous emporter avec lui. On se perd un peu dans ce voyage, cet itinéraire, cette folie. Dans *Amras*, c'est tout à fait saisissant la manière dont on arrive à oublier la problématique pour épouser, s'identifier complètement au personnage, à la limite avoir une sorte d'empathie et perdre ses capacités de jugement ou d'appréciation logique, pour entrer dans la sphère très intime de leur style de folie, de « dé-réalité »...

J.-M. W. : *Pour poursuivre cette réflexion, Bernhard disait, je ne sais pas si on peut le croire, qu'il riait beaucoup en lisant notamment ses œuvres du début. Avez-vous perçu cette dimension grotesque, et, question qui est liée : si derrière cette empathie, on pense aux personnages, à l'auteur écrivant, comment voyez-vous la relation de l'auteur écrivant à son monde ?*

J. C. : Je ne sais pas ce qu'il veut dire par « rire », mais j'ai quand même ce sentiment : c'est ce qu'on a dit de Foucault, le rire de Foucault. J'imagine, je fantasme assez bien que Bernhard ait eu, à l'égard de son œuvre, ce recul, ce même regard qu'il fait porter à ses personnages, cette attitude qui consiste à ne jamais se prendre au sérieux : avoir écrit quelque chose d'important et puis avoir un rire défensif ou de recul, par rapport à cette œuvre, parce que c'est une œuvre très forte, très puissante. Je l'imagine écrivant tout cela et qu'il ait dû s'épuiser personnellement parce qu'il se projette complètement. Et j'imagine assez bien, pour connaître un tout petit peu Bernhard, la dérision, plutôt qu'un rire. Je pense, qu'après coup, il devait prendre ses distances. Il avait un aspect très critique à l'égard de l'Autriche, je crois qu'à l'égard de son œuvre, il a probablement eu une attitude similaire. Mais je n'ai jamais eu l'impression que c'était burlesque pour lui.

J.-M.W. : *Elias Canetti a qualifié Bernhard d'émissaire du néant... Seriez vous d'accord avec lui ?*

J. C. : Avec ce que j'ai dit au début sur l'existentialisme camusien, et pas du tout du sartrien, je crois qu'il rentre en effet dans ce néant de l'absurde. Canetti l'exprime autrement, mais je crois qu'effectivement le rire fait face, un rire défensif face à l'absurdité du monde... Faire tant de choses pour si peu de choses, et le rire, à la fin, qui couronne les choses. C'est ainsi que je le verrais, une œuvre qui pousse l'absurde jusqu'au néant.

J.-M. W. : *Pour revenir à votre expérience de praticien, de clinicien : reconnaissez-vous dans le monde bernhardien des aspects de la folie, de la maladie, ou, au contraire, le ressentez-vous comme une quête intellectuelle, une œuvre, une création ?*

J. C. : Je crois que si j'avais trouvé chez Bernhard l'expression de la folie, il m'aurait peu intéressé. Je rencontre suffisamment ce type de réalité et je ne pense pas qu'il m'aurait fasciné si j'y avais trouvé la folie au sens psychiatrique du terme. Je crois que sa folie n'est pas du tout la même, même s'il en a des aspects ; dans *Amras*, notamment, c'est évident.

Il s'agit de ce que j'appelle ces folies « non psychiatriques », celles qu'on retrouve dans le film *Good Bye Mister Chance*, d'après le roman d'un auteur polonais dont j'oublie le nom. Ce n'est pas une folie psychiatrique, il y a effectivement quelque chose qui amène aux limites, limites qu'il dépasse, mais ce n'est pas une folie organisée. On aurait beaucoup de mal, me semble-t-il, à trouver un terme pour *Perturbation* ou pour *Amras* qui viendrait, en termes psychiatriques, qualifier la folie. Il s'agit bien plus de quelqu'un qui, comme dans une cure psychanalytique, vient voir au tréfonds ce qui se passe et qui, à la loupe, voit effectivement des choses très grossières. Pour autant, cela ne signifie pas la folie effective, mais simplement cette folie qui existe en chacun. Il le pousse à l'extrême et dans *Gel*, il y a indéniablement, au niveau du contenu manifeste, la question de la folie. Mais son œuvre n'est pas la traduction de quelque chose de « psychiatrique », c'est bien plus quelque chose de l'ordre de la folie de chacun qu'il essaye de ramener à la surface : les problèmes existentiels, le néant, qu'il essaye de traduire à son rythme, avec ses outils formels. C'est ainsi que j'ai du moins voulu le vivre, même si ce n'est pas exact.

J.-M.W. : *Il y a plusieurs hypothèses et spéculations sur Bernhard : avait-il lu Freud ou pas ? Selon votre intuition, est-ce quelqu'un qui a un arrière-plan culturel, qui se sert consciemment de motifs et symboles, ou un autodidacte, quelqu'un qui poursuit une quête personnelle intime ? Avez-vous l'impression que le récit est « fabriqué » ?*

J. C. : Je n'ai pas du tout cette impression. J'ai pensé qu'il avait pu lire Freud, lui-même étant autrichien, mais je n'ai jamais vraiment pensé qu'il avait été influencé. Je peux imaginer que, s'il avait lu beaucoup Freud, il l'aurait sans doute influencé, mais pas dans le bon sens, le sens littéraire. Il aurait sans doute amené quelque chose de l'ordre de l'intellect plutôt que du vécu. Mais je ne pense pas qu'il ait vraiment lu Freud ou la psychanalyse. Je crois qu'il est parti chercher, dans son tréfonds, la quintessence de son œuvre. Je n'ai pas l'impression que ce soit une démarche intellectuelle, c'est véritablement, comme je le disais, une démarche « incarnée », ou, si vous voulez, l'existentialisme de l'authenticité. L'étranger Meursault, dans Camus, c'est plutôt l'inauthenticité d'une certaine époque, mais Bernhard, c'est véritablement un étranger. Et la meilleure façon de ressentir l'authenticité, c'est le corporel, l'incarné. Je crois qu'il est parti explorer ce qu'il avait en lui, plutôt que d'apporter des connaissances qu'il aurait fait fleurir. Je n'ai pas l'impression du tout que Freud l'ait influencé, et je dirais peut-être : tant mieux !

J.-M. W. : *Est-ce par Bernhard que vous vous êtes intéressé à l'Autriche ou par intérêt pour l'Autriche et la culture autrichienne ? Ou ce monde, au contraire, ne vous concerne-t-il pas ?*

J. C. : Je me suis énormément intéressé à l'Autriche, pas du tout par le biais de Bernhard, mais simplement parce que j'ai écrit sur l'histoire de la psychanalyse et sur Freud. Historien de formation, avant de faire mes études de psychologie, j'ai beaucoup étudié et écrit sur l'époque de Freud et le milieu dont il était originaire, c'est-à-dire le milieu juif, l'identité juive, qui a joué un rôle capital en Autriche. Et je me suis aperçu, après coup, que Bernhard aussi avait pointé les comportements inadmissibles des Autrichiens. À ma connaissance, avec Jelinek aujourd'hui, il est parmi les seuls écrivains modernes qui aient dit quelque chose sur l'histoire de l'Autriche.

J.-M. W. : *Avez-vous vu Heldenplatz ?*

J. C. : Non pas du tout, je prends note...

J.-M. W. : *Il aurait été intéressant d'avoir votre réaction car le protagoniste de Heldenplatz, un défunt – il s'est suicidé avant la pièce –, est un intellectuel juif autrichien. La pièce montre le jour qui suit son enterrement. Ce qui a énormément dérangé dans cette pièce, du moins en Autriche, c'était les insultes faites aux Autrichiens, mais aussi le côté politiquement non correct de Bernhard. En effet, ce professeur apparaît comme un fanatique, c'est-à-dire qu'il est aussi irrécupérable, d'une certaine façon, que les Autrichiens. Voyez-vous chez Bernhard une issue pour l'Autriche, pour le monde, ou au contraire quelqu'un qui nous amène là où il n'y a plus d'issue ?*

J. C. : J'ai plutôt l'impression que Bernhard était un penseur de l'extrême, qu'il poussait véritablement ses personnages aux limites, que son caractère le conduisait à des positions extrémistes. Mais c'est plutôt, je dirais, cette authenticité qui le pousse, il essaye de dépasser toujours les limites. Je crois qu'il est davantage nihiliste, autant que je connaisse son œuvre, qu'un personnage qui propose des solutions ou une philosophie. Mais c'est un nihiliste qui part d'une critique historique et réelle de l'Autriche. Je n'ai pas l'impression qu'il se soit posé en donneur de leçons ou en figure morale, mais qu'il a toujours été très sensible au fait de dénoncer, constamment dénoncer.

J.-M. W. : *Est-ce que Bernhard, tel que vous le voyez, vous semble compatible avec le fondement non seulement judéo-chrétien mais catholique de l'identité autrichienne ?*

J. C. : Il faudrait savoir ce qu'on entend par « identité catholique autrichienne » ? À propos de l'Autriche du début du siècle, celle des Schnitzler, des Freud, des Mahler ou même des Wittgenstein, cette Vienne de sensibilité juive ou judéo-chrétienne, mais plutôt juive, je me suis souvent demandé si l'Autriche actuelle n'avait pas refoulé toute cette période-là ? Il y avait un livre, peu connu mais assez extraordinaire, écrit par un juif qui s'intéressait à la psychanalyse et qui s'est converti

au christianisme, au catholicisme. Il avait écrit ce livre assez extraordinaire qui s'appelle *La Ville sans juif* – Hugo Bettauer, si ma mémoire est bonne. Il avait bien mis en évidence la contradiction et l'ambiguïté identitaire, comme si l'identité de l'Autriche ne pouvait s'acquérir que si on « l'expulsait ». C'est plus par expulsion que par affirmation positive, il me semble, dans ce livre-là, qu'il considérait l'identité de l'Autriche.

J.-M. W. : *Paradoxalement, en attaquant l'Autriche actuelle, celle de Monsieur Waldheim, l'Autriche institutionnelle, Bernhard retrouverait dans l'Autriche un peu de ce fondement du début du siècle ?*

J. C. : Je n'ai pas l'impression que Bernhard ait été plus sensible que d'autres à la Vienne de 1900, aux origines culturelles. Mais comme, dans toute son œuvre, il y a le souci d'aller au cœur et au corps des choses, écrivain de l'authenticité « incarnée », je pense effectivement que, pour lui, en dehors des idéologies ou des religions, il était essentiel de ne pas mentir avec l'authenticité, fût-elle douloureuse. Son œuvre est véritablement le témoignage de cet itinéraire d'authenticité, une authenticité qui, à la différence des religions, se tient dans ce qu'elle a de plus mortifère. Non pas en idéalisant, en survalorisant les aspects positifs. Bernhard n'est pas du tout un rousseauiste, je crois que c'est un anti-rousseauiste, il ne considère pas que l'homme naisse bon...

J.-M. W. : *Trouvez-vous surprenant que le grand-père de Thomas Bernhard, écrivain que l'on connaît dans l'autobiographie, fût en réalité un écrivain du terroir, catholique, anti-nazi mais conservateur ? Et c'est de cette œuvre-là, que Bernhard connaissait, que sont nés les premiers récits de Bernhard, cela vous semble-t-il surprenant ?*

J. C. : Non, parce que ce terroir n'est pas un terroir à la Maurras, à la Barrès, mais un terroir incarné ; ce n'est pas un terroir nationaliste, mais un terroir véritable. Son œuvre est un véritable terroir, c'est-à-dire l'authenticité. On sait bien que la terre représente une authenticité, mais on associe trop souvent cet amour pour la terre au nationalisme. Je crois qu'on peut être pour le terroir, cultiver et sentir ce rapport très intime à la terre, comme si le vécu se confondait avec la géographie physique, sans pour autant être un nationaliste.

J.-M. W. : *Comment voyez-vous son amour des maisons ? Ce que vous venez de dire s'applique aux lieux bernhardiens ; les lieux sont autre chose que des topoï narratifs, et l'on sait que Bernhard reconstruisait aussi des maisons, les restaurait, dans le pur style autrichien. Cela vous semble-t-il lié à quelque chose ou une simple quête personnelle ?*

J. C. : La seule association qui me vienne, c'est que Wittgenstein aussi aimait l'architecture.

J.-M. W. : *Ce qui est intéressant dans votre approche de Bernhard, c'est que vous l'avez découvert par un aspect aujourd'hui oublié, voire secondaire. Mais en faire un penseur politique, quand on connaît la figure du Prince dans Perturbation, me semble bizarre. Est-ce que vous arrivez à concilier le personnage du Prince, sorte de dictateur fascistoïde en puissance, avec l'antifascisme viscéral de Bernhard ?*

J. C. : Non mais dans l'approche de la littérature, je suis adepte non pas de tout dire mais presque. Il y a des choses qu'on ne peut pas laisser dire, concernant par exemple, la pédophilie, mais un auteur peut se permettre, comme à travers le Prince, de traduire des figures fascistes extrêmes. Je pense qu'il a bien montré que c'était une voie accessible à tout le monde, le fascisme auquel on peut tous parvenir. Ce n'est pas une lecture « politique », mais véritablement « existentielle ». Qui peut penser qu'il ne sera jamais nazi ? Bien évidemment on a des valeurs, mais le nazisme n'est pas que l'idéologie, c'est aussi l'affectif mélangé à des circonstances qui font qu'on le devient. Je ne crois pas que l'idéologie soit première, mais que c'est tout un monde affectif, de passions, de frustrations, etc., qui se transforme et s'affirme de manière formelle dans les idéologies. Mais ce n'est pas n'importe quelle figure, n'importe quelle personnalité psychique qui adhère au fascisme, comme ce n'est pas n'importe quelle personnalité qui adhère à un islamisme radical ou une autre personnalité à la démocratie ou à l'anarchie. Je crois que Bernhard a voulu simplement traduire la possibilité, en chacun, lorsqu'on les pousse loin, à traduire les choses de l'ordre de l'impensable.

J.-M. W. : *En général, vous-même, croyez-vous à l'art, que l'art puisse être salvateur ?*

J. C. : Non, pas du tout, ni l'art, ni la culture, ni la raison, non ! Les grands intellectuels, les grands artistes, ça ne les a pas empêchés d'être des nazis... Non je ne crois pas que la littérature ou l'art protège de quoi que ce soit, ni que les Lumières protègent de la déraison. Je crois que le tort des Lumières, c'est d'avoir oublié l'aspect affectif des choses, au lieu de se poser la question d'une « perversion de la raison ». Il n'y a pas eu de perversion de la raison, la raison a fonctionné aussi bien à l'époque des Lumières que sous le nazisme, simplement ce sont des problèmes affectifs qui ont fait qu'on s'est servi de la raison pour exterminer. Ce n'est pas une perversion de la raison et il me paraît toujours étonnant de lire ce type de considération chez les adeptes de l'école de Francfort ou d'autres...

J.-M. W. : *Vous êtes très bernhardien, en somme ?*

J. C. : Je prends cela comme un compliment.